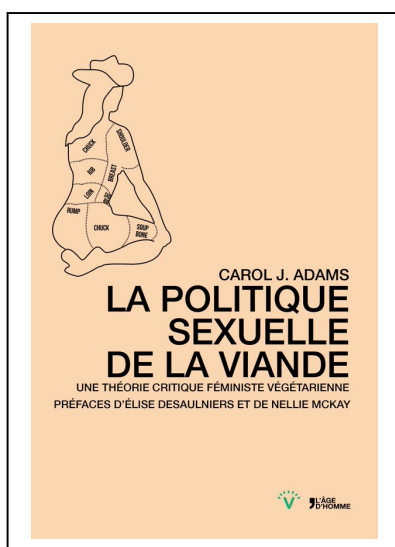


« Mangez du riz, faites confiance aux femmes » :

Réflexions sur *La politique sexuelle de la viande* de C. J. Adams

et sur le véganisme



La lecture de *La politique sexuelle de la viande* de l'Américaine Carol J. Adams est extrêmement instructive et stimulante, surtout à qui n'adhère pas *a priori* au végétarisme – ou, selon la version plus moderne du concept, au véganisme. Elle permet en effet de se confronter à un argumentaire bétonné, reposant sur quelques principes inamovibles, et servi par un arsenal de stratégies persuasives qui visent à emporter la conviction ; dit plus brièvement, *La politique sexuelle de la viande* nous immerge dans la *doxa* végane. L'ouvrage a paru en 1990 et

se voit pour la première fois traduit en français à l'enseigne de L'Âge d'homme, une maison d'édition dont les publications récentes attestent d'une orientation de plus en plus marquée en faveur de cette position éthique.

D'après l'auteure, son adoption du régime végétarien découle de la congruence de deux combats qu'elle a identifiés comme indissociables : le féminisme et l'animalisme. Son propos n'est pas de soutenir que, dans le cadre de la société patriarcale, la femme vit à l'état de bête, mais bien qu'elle est victime de la même oppression que l'animal, consistant en une exploitation et une réification pure et simple à l'usage du mâle triomphant. Autant l'animal est réduit à néant du fait qu'il est sacrifié pour être consommé, autant la femme se voit déniée toute forme d'existence quand elle est ramenée à l'état d'objet (de désir, d'assouvissement du plaisir, d'esclavage, etc.). Le mâle entretient la perpétuation de cette double infamie sans trop d'états d'âme, dans la mesure où un « référent absent » l'aveugle dans l'exercice de sa cruauté et l'exonère de toute culpabilité : la pièce de viande (steak, côtelette, saucisse...) dans son assiette ne lui rappelle en rien le cadavre dont elle a été

Réflexions sur *La politique sexuelle de la viande* de C. J. Adams et le véganisme

Frédéric SAENEN, Revue Jibrile en ligne, Septembre 2016

Ne pas reproduire ni diffuser sans l'autorisation préalable de l'auteur

prélevée ; la femme-objet n'évoque à ses yeux aucun « sujet » pensant, sentant, agissant, souffrant, etc. Au contraire, le mâle voit dans la consommation de la première comme de la seconde la meilleure façon d'affirmer sa virilité.

S'il est déjà complexe de débrouiller ce qui fonde le discours d'une idéologie ou d'une militance, quand il y a en a d'office deux qui sont (con)fondues, l'affaire devient rapidement inextricable. Or, c'est bien ce qu'il se passe ici : féminisme et animalisme doivent, d'après Adams, faire front commun contre la domination masculine, car ils relèvent d'un même combat. La technique est rhétoriquement habile, dans la mesure où qui chercherait à remettre en question l'une de ces deux luttes se verrait automatiquement taxé de critiquer l'autre. Je m'attacherai cependant à examiner surtout les positions véganes d'Adams, simplement parce que, selon la chronologie qu'elle établit, c'est le véganisme qui s'est enté à son féminisme, pas l'inverse, et qui l'a métamorphosé en le complétant.

La première difficulté que l'on éprouve à suivre Adams réside dans l'agglutination des discriminations à laquelle elle se livre pour situer son engagement et par là, légitimer le bien-fondé du végétarisme :

« La consommation de viande est aux animaux ce que le racisme est aux gens de couleur, l'antisémitisme aux juifs, l'homophobie aux gays et lesbiennes, et la misogynie aux femmes. Chacun de ces groupes subit l'oppression d'une culture qui refuse de l'assimiler complètement sur son territoire et de lui accorder des droits. »
(p. 137)

Il est clair qu'ici le propos est de situer la consommation de viande sur le même plan que les autres formes d'irrespect envers les êtres vivants. Mais la mise en équivalence est par trop rapide en besogne : voilà que le sort fait aux animaux (consommables) se voit comparé à toutes les formes de rejets de l'être humain sur base de motifs ethniques, culturels, moraux ou sexuels. Ce raccourci de la pensée confirme un aspect fondamental du végétarisme : c'est que non content d'être une pratique diététique, une attitude devant la vie, un engagement, il se revendique en tant que *morale*.

Cette morale s'acquiert rarement dans la durée, suite par exemple à un apprentissage livresque ou à une transmission via les aînés. Elle est plutôt, d'après Adams, le contrecoup

d'une prise de conscience personnelle et soudaine, ou pour employer des termes autrement connotés, une « révélation », une « conversion », qui se déroule en trois étapes, pour constituer *in fine* une « quête ».

« La prise de conscience du néant de la viande peut s'apparenter à une conversion, à une décision de tourner le dos à la consommation de viande accompagnée d'un prosélytisme actif. [...] La deuxième étape de la quête végétarienne consiste à *désigner les rapports*. Ces rapports comprennent notamment : le lien entre la viande présente sur la table et un animal vivant, entre nous-mêmes et les autres animaux, entre nos principes éthiques et notre alimentation et la reconnaissance de la violence inutile inhérente à la consommation carnée. [...] Le rejet d'un monde carnivore représente l'étape finale de la quête végétarienne. De par sa mise en œuvre, le végétarisme réproouve la société carnivore en démontrant qu'il existe une autre option que la consommation de viande, et qu'il s'agit d'une solution efficace. » (p. 300)

Dans la préface à l'édition du dixième anniversaire de son ouvrage, Adams revient sur le cruel événement ayant déclenché sa conversion au végétarisme. L'auteure raconte que, de retour, après une première année d'étude, à Forestville, petite ville de l'État de New-York où elle avait grandi, elle vécut un événement traumatique. Alors qu'elle n'a pas encore déballé ses valises, un voisin affolé vient lui annoncer que quelqu'un a tiré sur son cheval :

« C'est ainsi que débuta mon parcours politique et spirituel vers une théorie critique féministe et végétarienne. Je n'eus même pas à quitter le petit village de mon enfance (bien que je sois effectivement partie) ; il me suffit de courir jusqu'au pâturage derrière notre grange et d'y voir le cadavre d'un poney que j'avais aimé. Ces pas, pieds nus dans un vieux verger à travers les épines et le fumier, me menèrent face à face avec la mort. Ce soir-là, toujours bouleversée par la disparition de mon poney, je mordis dans un hamburger et m'arrêtai au milieu d'une bouchée. Je pensais à un animal mort tout en consommant le cadavre d'un autre. Quelle différence y avait-il entre le corps de cette vache et celui du poney que j'allais enterrer le lendemain ? Je ne pouvais trouver aucune justification éthique à ce favoritisme qui excluait cette vache simplement parce que je ne l'avais pas connue. Je portais maintenant sur la viande un regard différent. » (p. 30)

Outre le lyrisme empreint de pathos qui caractérise cet extrait, l'on y rencontre un second exemple de raccourci fulgurant et d'assimilation hâtive, qui tend à occulter le lien unissant la jeune fille d'alors à son cher cheval / poney. Adams raconte que, le soir même du drame, elle identifie, et confond par une étrange transsubstantiation, la carnation cuite et préparée

qu'elle absorbe avec celle de son compagnon équin – qu'elle a vu complet mais à l'état de cadavre. Selon toute vraisemblance, le cheval d'Adams était un compagnon de vie, destiné à être monté mais sûrement pas mangé, et la violence qui a été infligée à l'animal relevait d'un pur acte de malveillance. Ce qui rapproche donc, dans l'esprit d'Adams, son cheval du référent « vache » est son identité de quadrupède, herbivore, animal « de la ferme », vivant à l'air libre. On en vient donc d'abord à se demander si Adams aurait subi le même choc de conscience si son chien ou son chat favori avait été écrasé par un chauffard. L'exercice relève du relativisme pur et est forcément invérifiable, mais on ne peut s'empêcher de se poser la question suivante : Adams, ayant perdu dans d'autres circonstances un chien ou un chat, aurait-elle pu opérer un rapprochement entre la viande de son hamburger et celle d'un



Carol J. Adams et Boule de Neige

mammifère carnivore, d'un gabarit bien moindre que celui d'un bovin, non destiné à la consommation (en Occident du moins), pouvant évoluer dans la maison comme à l'extérieur, et ayant perdu l'essentiel de ses fonctions utilitaires (chasse de gibier ou de nuisibles) au profit de celles d'agrément (compagnie, jeu, etc.) ?

On ne s'étonnera donc qu'à moitié de ne trouver nulle part dans l'ouvrage une seule mention à un pan important de la critique animaliste, présent par exemple chez un Peter Singer, à savoir le refus du rapport de domestication des animaux, envisagé comme acte de dénaturation et d'oppression sur l'animal, à l'égal de la mise à mort en abattoir. Cette lacune criante handicape quelque peu la cohérence du discours tenu par Adams contre l'exploitation de l'animal et conforte, en creux, l'hypothèse d'une motivation sentimentale davantage que raisonnée à l'adoption du végétarisme. Adams n'a, semble-t-il, pas pour ennemi (lire : « pour opposant qu'elle voudrait détruire ») le système complet d'aliénation des animaux par l'homme (et qui a pour ressorts, quoi qu'on en dise, la tendresse, l'entretien du confort, l'humanisation de l'animal induits par le rapport de domestication) ; elle a pour adversaires (lire : « pour opposants qu'elle compte convertir ») les carnivores de

sexe masculin, en cela qu'elle projette l'image de l'assassin de son cheval sur ces consommateurs coupables de violence et de meurtre sur les animaux. C'est sur la base de cette opposition ciblée qu'elle socle tout le système de valeurs inhérent au végétarisme, associé d'office aux idéologies du féminisme, mais aussi de l'antiracisme (mis en parallèle avec l'antispécisme) et du pacifisme (mis en parallèle avec le rejet de la violence individuelle).

Un second aspect particulièrement dérangeant de l'essai se fait ensuite progressivement jour : la posture de victime prêtée à tout végétarien en situation d'isolement lorsqu'il se retrouve par malheur au sein d'un cénacle de carnivores. Dans un chapitre intitulé *Conversations et affrontements*, Adams passe en revue les manifestations d'hostilité auxquelles le végétarien se retrouve systématiquement en butte, allant de l'incompréhension bornée à la provocation, en passant par le mépris et l'insulte ; au point que le « *végétarisme constitue une forme de viande pour les personnes qui consomment de la chair* : il doit être pris au piège et démembré ; il n'a aucune valeur. La parole végétarienne reçoit le même traitement que la chair d'un animal » (p. 169). De là à soutenir que le carnivore devient le cannibale du végétarien, il n'y a que l'épaisseur pelliculaire, vite crevée, d'une métaphore...Et le cannibale, n'est-ce pas justement celui qui sort de l'humanité en appliquant à ses congénères le sort qu'en barbare assumé il inflige déjà aux animaux ?

Troisième point de crispation : Adams se raidit à l'idée que le végétarisme puisse être interprété comme une « attitude moralisatrice » (p. 167) Mais, au fond, peut-il en aller autrement envers la lecture qu'elle en propose ? À se situer d'office dans le camp du Bien (parce que l'on est du côté des exploités, des opprimés, des minoritaires, des exclus, des réifiés, etc.), le végétarien façon Adams rejette automatiquement dans le camp du Mal ceux qui n'ont pas eu la chance d'avoir reçu la même révélation que lui. Son combat se mue dès lors en guerre juste, et comme tout soldat convaincu du bien-fondé de sa croisade, il devient sourd et aveugle aux contre-arguments qui lui sont avancés, qu'il n'interprète plus que comme des atteintes, des attaques, une mise en procès permanente de sa personne, pauvre représentante d'une minorité.

C'est ainsi que le végétarien intransigeant, dont Adams est l'archétype, en vient à méjuger les « végétariens utilitaires », qui excluent la viande de leurs régimes pour la préservation de leur santé, et non pas pour sacrifier au sacerdoce de la cause animaliste (voir p. 260). C'est aussi de la sorte qu'il écarte certaines questions, taxées d'office de « mauvaises » (voir Adams, p. 165), parce que jugées absurdes – surtout parce qu'elles ne cadrent sans doute pas avec son *credo* et pointent les endroits les plus aporétiques de son discours. Il n'est rien de plus intolérable à un converti que de se voir pris en flagrant délit de contradiction...

Il y a ainsi trois terrains sur lesquels il semble périlleux de vouloir amener un végétarien (et dont assez symptomatiquement Adams se garde de parler), qui relèvent de thématiques en apparence assez éloignées entre elles et qui sont pourtant connectées mises en relation par ce facteur contraignant et contrariant que l'on appelle « humain ».

- Le premier terrain est celui de la détermination que la géographie impose aux populations en matière de mœurs, coutumes, pratiques alimentaires, etc. On l'a vu, le végétarisme se hisse à la hauteur d'une morale, d'une éthique même, censée donc être généralisable. Comme pour toute morale universelle et essentialiste (soit pouvant s'appliquer à tous les représentants de l'espèce humaine sans distinction puisqu'ils sont « égaux »), le discours théorique, abstrait, se confronte aux aspérités du réel. Le réel, ce sont notamment les ressources offertes par tel lieu, tel coin du monde, tel biotope. Le végétarien ricane si on lui rappelle qu'un Esquimau ou un Touareg peut difficilement disposer d'un potager et donc faire l'économie du régime carné, ou lacté, la glace et le sable étant singulièrement dépourvues de protéines et de calories ; mais si, à l'instar Adams, il se prétend le défenseur des exclus et des marginaux, comment prétend-il rendre compatible le régime alimentaire qu'il prône avec les nécessités de survie de ces peuples minoritaires, en délicatesse avec le règne végétal ? Quelle part de sa militance prévaut alors ?
- Le deuxième terrain peut sembler paradoxal, mais il est inévitable de le considérer : c'est celui du rapport que les végétariens et les animalistes veulent réellement

établir avec « l'animal »¹ : abolissons-nous oui ou non les rapports de domesticité, de compagnie, d'agrément, entre homme et animal, sous prétexte que nous n'aurions aucun droit à les exercer sur une espèce qui est notre égale ? Mais, à redéfinir l'homme comme un animal parmi d'autres, ne justifie-t-on pas dès lors, en creux, le retour de son comportement naturel au galop, à savoir la préservation de son espèce parmi les autres, au prix de la mise à mort de ses concurrents et prédateurs – partant, le carnivorisme ?

- Le troisième terrain est celui de la culture, un mot qui fâche le végétarien autant que celui de nature, concept lui aussi éminemment culturel. Prenons le cas d'une catégorie sensible dont Adams s'affirme solidaire, parmi son panel de victimes de discrimination, les juifs frappés d'antisémitisme, dont elle rapporte la mise au ban à celle des animaux d'abattoir. Il serait intéressant qu'elle explique par quel tour de passe-passe rhétorique elle se retrouve de la sorte l'alliée objective de pratiquants d'une religion qui, par tradition culturelle et cultuelle, se voient dans l'obligation d'égorger les animaux qu'il leur est autorisé de consommer² ; à moins qu'une fois la minorité revendiquée, un nouveau partage se fasse dans l'esprit d'Adams : je suis l'amie des juifs, des homosexuels, des noirs... véganes ! La restauration d'une ligne de démarcation entre deux camps humains, les véganes et les autres, démontrerait que sa nouvelle morale, présentée comme aussi universelle que le sont les Droits de l'homme, est fondamentalement irrespectueuse de la différence, de la diversité, et qu'elle ne peut que logiquement amener à l'exclusion de l'Autre.

Cette dernière idée est inconcevable pour le tenant du véganisme, dans la mesure où son but ultime est le rejet de la violence et la paix. Nous n'avons décidément rien compris. Surgit alors à ce point du discours la silhouette émaciée de Gandhi – dont on oublie trop souvent

¹ Impossible dans le cadre de cette étude limitée, de définir ce terme, et de déterminer ce qu'il recouvre au juste, les animalistes et anti-spécistes n'étant pas toujours d'accord sur la question. *Quid* des insectes, des arachnides, du règne fongique ? Et pourquoi, tant qu'on en est à respecter le vivant sous toutes ses formes, ne pas intégrer à cette vaste catégorie les bactéries, voire les virus (peut-être cette considération anime-t-elle d'ailleurs les anti-vaccinationnistes rabiques...) ? Je me contenterai de regrouper sous l'étiquette d'« animal » les êtres sur lesquels Adams semble se focaliser, soit les mammifères destinés à la consommation, tués en abattoir et dont la viande est traitée industriellement. Mais cette limite définitionnelle reste à questionner...

² L'autorisation de consommer les animaux est donnée à l'homme par Élohim au début du chapitre IX de la Genèse, au moment où il bénit Noé et son fils. Selon les prescriptions du Lévitique, XVII, 10 à 14, l'interdit ne repose pas sur la consommation de la viande, mais du sang.

qu'avant de poser à croupetons derrière son rouet, il fut étudiant en droit, portant le costume trois pièces, en Europe... Adams le cite au moment où elle consacre un passage très intéressant à la figure repoussoir par excellence, volontiers brandie par les anti-végétariens, Adolf Hitler, à propos duquel elle apporte d'ailleurs d'intéressants éclairages historiques quant à ses réelles habitudes alimentaires ; il est en effet malhonnête intellectuellement d'invoquer ce personnage en guise de prétexte terminal au rejet du végétarisme, et de l'utiliser comme accélérateur vers le Point Godwin du débat. Mais est-il plus opportun de lui opposer Gandhi ?

À qui veut l'intégrer dans le panthéon humaniste, le personnage présente l'avantage de cumuler le végétarisme, le féminisme et le pacifisme. Le modèle de vie de ce sage peut en effet constituer un choix alternatif audacieux au mode de vie en cours dans nos sociétés viciées ; peut-il pour autant se muer en impératif catégorique et être universalisé ? Le pilier axial du combat mené par Adams est le refus de la mise à mort de l'animal pour répondre à des besoins alimentaires (réels ou factices parce que construits de toute pièce par la propagande des carnivores), et par-delà le refus de la violence à l'encontre des êtres réduits à l'état d'objets. Dit ainsi, cet idéal ne peut que remporter l'approbation. Mais le respect inconditionnel, absolu, de la vie ne contrecarre-t-il pas justement l'idée même d'existence au monde, qui est mouvement, confrontation tantôt adhésive tantôt conflictuelle avec le réel, et partant, dégâts, destructions puis reconstructions ? Ne débouche-t-on pas sur une forme d'immobilisme parfait, tel que le prônent certaines philosophies indiennes – du moins ces spiritualités floues infiltrées dans les esprits occidentaux via des courants aussi farfelus que la théosophie et le *New Age*, postmodernes à souhait, adaptables au malaise existentiel et aux heures de bureau de l'individu contemporain, et dont on connaît le voisinage avec le nihilisme le plus dissolvant pour la conscience ?

Ce qui apparaît au fil de la lecture de *La Politique sexuelle de la viande* s'avère assez inquiétant, en tout cas aux yeux d'un non convaincu d'office. Car tant qu'il n'est qu'une pratique individuelle, le végétarisme est une louable discipline, associée à des valeurs ; il est dès lors aussi légitime que n'importe quel autre mode de vie librement adopté. À partir du moment où ses tenants s'estiment investis d'une vérité révélée, paradigmatique de toutes

les autres idéologies ; où leur discours se rigidifie jusqu'à l'intolérance et qu'ils s'auto-excluent de la communauté tout en adoptant une position victimaire ; où ils versent enfin dans le prosélytisme, le végétarisme devient un monisme et, conséquemment, un sectarisme.

Cette dérive s'observe dans ce qui est toujours le moins négligeable des indices, l'évolution du mot « végétarien ». En lexicologue scrupuleuse, Adams préconise de commencer par réviser et corriger le langage dans lequel s'expriment les tenants du système de la viande, pour mener contre eux une lutte efficace : c'est en leur martelant qu'ils mangent de la « chair morte », du « cadavre », des « êtres vivants tués », que l'on pourra dégoûter les consommateurs de carnation... Appliquons à notre tour une grille de lecture serrée au terme « végane », qui a succédé à celui de « végétarien » (sans perdre de vue que nous sommes en présence d'un texte traduit de l'anglais vieux de vingt-cinq), car cette approche sémantique révèle sans équivoque le radicalisme³ au cœur du projet dont il est question.

Adams nous explique (pp. 150 et *sqq.*) qu'en anglais le mot « vegan » a été forgé en 1944 par Donald Watson afin de « régler la dilution de “végétarien” par la culture dominante ». En somme, l'ancienne désignation, remontant à 1847, ne servait plus à qualifier que la stricte consommation de légumes, et se voyait même appliquée à des personnes qui ne mangeaient pas de viande rouge, mais bien du poulet ou du poisson. L'anglais ignore apparemment la différence française entre végétarien et végétalien, en tout cas, Adams fait l'impasse sur ce distinguo. Elle relate un intéressant débat à propos de l'étymologie du mot « *vegetarian* », que l'*Oxford English Dictionary* déclare être l'assemblage d'un dérivé irrégulier de « *vegetable* » (« légume » ou « végétal ») et du suffixe « *arian* » [« arien »]⁴. Adams convoque un coreligionnaire, un certain Victor Sussman, pour rappeler avec lui que les adeptes du végétarisme soutiennent une tout autre origine du mot. Ils revendiquent comme étymon le « mot latin “*vegetus*”, signifiant “entier, sain, frais ou vigoureux”, comme dans le vocable latin ancien *homo vegetus* – une personne mentalement et physiquement

³ Dans la double acception qui cohabite aujourd'hui dans le terme « radicalisme » : celle, étymologique en français, de « retour aux racines » du sens, et celle plus moderne, héritée en droite ligne d'un usage anglo-saxon et américain récent, d'« extrémisme ».

⁴ Le *Robert. Dictionnaire historique de la langue française* permet de comprendre que cette racine, référant aux « ariens », désignait des sectes religieuses... (voir *Tome III*, p. 4009)

vigoureuse. Les végétariens anglais désiraient ainsi mettre l'accent sur les aspects philosophiques et moraux de l'existence qu'ils aspiraient à mener. Ils ne faisaient pas simplement la promotion d'une alimentation riche en légume. »

Fascinante éclosion du mot « vegan », que Watson forge en ne conservant que les trois premières et les deux dernières lettres du mot « vegetarian » et qui, en même temps qu'il est drastiquement réduit sur le plan orthographique et se radicalise formellement, se distend sur le plan sémantique, pour recouvrir de nouveaux interdits et étendre le domaine de sa lutte. Car, comme l'explique Adams, « les véganes évitent tout produit découlant de l'exploitation animale – non seulement les protéines animalisées et féminisées, mais aussi la fourrure, le cuir ou le miel, par exemple » (p. 153). Peu après s'être réjouie de la reconnaissance de l'existence de l'adjectif « vegan » par le *Oxford Illustrated Dictionary* en 1962 et son acceptation par divers logiciels de correction orthographique, Adams déplore que Microsoft ignore encore le « véganisme ». Elle enchaîne : « Voyons si je peux l'aider : le véganisme est une position éthique fondée sur la compassion pour tous les êtres. »

D'un terme désignant une pratique alimentaire, l'on passe donc au refus de tous les produits dérivés de l'exploitation animale, pour aboutir à une définition abstraite, dont est complètement absent son référent premier (l'animal), et qui pourrait s'appliquer à l'altruisme, ou au pacifisme, intégral. Ce glissement insidieux, mais qui participe pour Adams et ses adeptes d'une logique naturelle, implacable, nous dévoile l'objet terminal du projet végétarien, ou plus précisément végane. La lutte animaliste, les revendications féministes, le discours pacifiste et antiraciste, en somme toutes ces luttes connexes sont subsumées par la quête de la plus suspecte des vertus : la *pureté*, physique et morale.

À combien de reprises dans son essai Adams ne fait-elle pas mention à la putréfaction de la viande, au processus de décomposition du cadavre ? Comme si seule cette matière avait l'apanage de la corruption... Or, n'en déplaise à Adams, un tas de patates pourries et noirâtres ne dégage pas une odeur plus suave ni des sucs plus ragoûtants qu'une charogne d'animal. Il y a ainsi dans *La Politique sexuelle de la viande* une complaisance à parler de la mort (dans le but de culpabiliser le consommateur de viande) doublée en permanence d'une

terrible angoisse de la voir survenir et d'être en contact (gustatif, visuel, tactile, olfactif) avec ses effets.

On en arrive à ne plus très bien savoir ce que refuse Adams : est-ce la discrimination ? la violence conjugale ? La guerre ? La douleur ? La mort ? C'est tout cela en même temps, et au fond c'est une seule et unique chose, qu'elle ne pourra jamais combler, la terre entière devînt-elle végétarienne : c'est la perte irrémédiable, insurmontable, dans des circonstances atroces, de son cheval. Traumatique point de départ et redoutable point de non-retour d'une expérience individuelle transformée en croisade collective pour guérir des effets conjugués de la douleur et de l'incompréhension.

Le végétarisme, s'il demeure conscient de ses limites d'application, s'il renonce au prosélytisme et à l'ambition téléologique, et se maintient surtout à une dimension pragmatique, en visant un objectif concret (par exemple la fin de l'abattage industriel), peut réellement contribuer à soulager le monde de bien des maux inutiles, sans jamais les éradiquer. Le véganisme, lui, est un idéalisme qui prétend abolir de ce monde cruel la violence, la douleur et la mort. Le refus de ces états de fait – qui constituent pourtant notre humaine condition – va à l'encontre à la fois de notre nature *et* de notre culture. Il participe d'un déni de réalité qui, comme tout déni de réalité, peut confiner au délire. Il se range d'office sous la bannière de l'Empire du Bien et recrée, après avoir prétendu en combattre certaines, de nouveaux dogmes, de nouvelles intolérances. Il a donc tout d'une idéologie dangereuse.

Frédéric SAENEN

Septembre 2016

Carol J. ADAMS, *La politique sexuelle de la viande. Une théorie critique féministe végétarienne*, Préfaces d'Élise Desaulniers et de Nellie Mac Kay, Traduit de l'anglais (États-Unis) par Danielle Petitclerc, Éditions L'Âge d'homme, 360 pp., 19 €.